

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 50 (1912)  
**Heft:** 47  
  
**Artikel:** Atchoum !  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-209070>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),  
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement  
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,  
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,  
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;  
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.  
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## ABONNEMENTS POUR 1913

Tout nouvel abonné, pour **six mois**  
ou l'année, dès le 1<sup>er</sup> janvier 1913,  
recevra **gratuitement** :

le **Conteur Vaudois** jusqu'à fin 1912,

un volume des **Causeries du Conteur Vaudois**  
(choix de morceaux français et patois,  
avec illustrations).

**Sommaire** du N° du 23 novembre 1912 : Les  
distractions du chalet (2<sup>me</sup> art. S. G.) (A  
suivre). — Atchoum ! (bout.). — Aux impatientes. —  
L'opinion du père Pittoud. — Tout simple (bout.). —  
Lé tri voyers. — Le songe de Riri (bout.). Noms de  
famille 2<sup>me</sup> art. (fin). — Une chanson qui sent le  
vieux. — Charité (boutade).

## LES DISTRACTIONS DU CHALET

### II

LA MORAINE.

**M**AI, le mois des fleurs, était revenu à la  
montagne. A la neige avaient succédé  
l'herbe fine et odorante, et les gentianes  
bleues. On avait de nouveau bouclé les sonnaill-  
les pour la montée. Entre temps, Jacob X et  
toute la famille de son beau-père avaient émi-  
gré pour les Etats-Unis d'Amérique. J'ai su de-  
puis qu'ils s'étaient fixés dans l'Ohio, où Jacob  
est décédé, laissant à sa famille un avoir de  
200,000 francs ! Comme quoi la croyance aux  
esprits n'empêche pas de faire fortune ; ce qui  
se voit, au reste, même chez nous, et de nos  
jours.

La Moraine et ses camarades faisaient de nou-  
veau, matin et soir, rentrer les vaches au cha-  
let. Le matin, dès quatre heures, et le soir, dès  
trois heures, on entendait dans l'écurie le mur-  
mure du lait jaillissant en écume du pis des  
bonnes bêtes dans les seillons des trayères. Le  
câla des armaillis appelait le bovairon, qui  
s'empressait d'accourir avec sa mitre pour cou-  
ler le lait dans la chaudière, au travers d'un tor-  
chon de jeunes rameaux de sapin, qui le débar-  
rassaient des quelques impuretés provenant du  
trayage. Les garçons et le patron accompa-  
gnaient leur travail des chansons et refrains de  
leur répertoire, ou du « la-hou-hé ! » des armail-  
lis venus des Alpes bernoises. Oh ! le joli temps !  
temps joyeux du fruitier, égayé par tous ces  
chants, ces bruits intimes, ces tintements des  
sonnettes des vaches qui ruminent en paix...

Dèzo on tsàno,  
Yò vo z'ario  
Dèzo on trimbllo,  
Yò ye trintsò !  
Liòba, liòba, por arià !

Ah ! que ce refrain rend bien l'intimité, la  
poésie du chalet ! Et, le soir venu, les contes et  
les malices de recommencer de plus belle. Ja-

cob X l'avait prévu, un soir, la Moraine nous  
communiqua une observation qu'il avait faite la  
nuit précédente. S'étant éveillé vers minuit, il  
avait distinctement entendu gratter dans le voi-  
sinage de la chambre où nous dormions, mon  
père et moi. « C'étaient des rats, probablement, »  
remarqua mon père, et l'affaire en resta là.  
Mais le lendemain soir, je vis mon père occupé  
à une singulière besogne. Il attirait à sa portée,  
près du lit où nous couchions, deux bouts de  
grosse ficelle, qui sortaient de la paroi par un  
trou et où il nouait à chacun un petit morceau  
de bois. Puis les ficelles jouant alternativement,  
on entendait de l'autre côté, tantôt quelques  
coups frappés contre la paroi, tantôt une des  
clochettes, pendues dans l'écurie, tinter autant  
de fois que la ficelle était tirée. Après qu'il m'eut  
recommandé de ne rien dire à personne, nous  
allâmes manger, avec notre personnel, notre  
laitage du soir, et nous passâmes notre veillée  
ordinaire auprès du feu, en attendant l'heure  
du repos. La nuit était belle ; les vaches, que  
nous avions mises à l'écurie pendant une bonne  
partie de la journée, pour les préserver des pi-  
qûres des taons, s'en donnaient à cœur-joie de  
brouter. On entendait les sonnaillles de tous  
côtés. A la fin, tout se tut, tout dormait.

Tout dormait ? Mon père était près de moi,  
dans son lit, mais il ne fermait pas les yeux. A  
un moment donné, il se mit à tirer une des fi-  
celles, puis l'autre, et continua ainsi pendant  
quelques minutes ; puis tout rentra dans le  
calme le plus complet. Ce manège m'avait ré-  
veillé, et comme j'en désirais une explication,  
mon père me dit que la Moraine s'étant moqué  
de Jacob X, lorsqu'il contait ses histoires de re-  
venants, quoi qu'ayant l'air d'y croire lui-même,  
puisque les grattages des rats ne le laissaient  
pas indifférent, il voulait voir jusqu'où allait sa  
croyance à l'esprit des morts, qui n'en peuvent  
plus avoir, puisqu'ils sont morts. Il lui dirait  
que le grand Samuel était capable de revenir de  
temps en temps, mais que nous n'y faisons pas  
attention. En me recommandant encore de ten-  
ir ma langue au chaud et de dormir tranquil-  
lement, il s'endormit pour tout de bon, comme  
moi, au reste. Mais, je dois dire que ce petit en-  
seignement n'a pas été donné en pure perte. Je  
l'ai gardé comme mon catéchisme d'Osterwald.

Le lendemain, la Moraine demanda si nous  
avions entendu cette clochette à l'écurie, sans  
vaches, et ces coups frappés à la paroi. « Oui, »  
répondit mon père, on dit que le Grand revient  
quelquefois. Sûrement, c'est parce que son der-  
nier mot, avant de mourir, a été : « Le diable  
m'emporte, c'est tout », mais il n'y faut pas faire  
attention ; cela se passera ; on l'entend déjà  
moins souvent que précédemment. N'aie pas  
peur ; il ne te fera pas de mal. »

Le pauvre garçon, à demi rassuré, se conten-  
tait de dire, lorsque mon père avait pu reme-  
tre une ou l'autre de ses ficelles sans être re-  
marqué : « Ce grand diable est toujours venu  
nous visiter cette nuit. Mais, c'est singulier, je  
n'y avais pas pris garde l'été passé ! » Quant à  
ses camarades, ils riaient sous cape, sachant

bien que le revenant n'était pas bien loin. L'au-  
tomne revint, mais la Moraine ne se réengagea  
pas pour l'été suivant. Ne voulait-il pas habiter  
un chalet hanté par un revenant, ou avait-il quel-  
que soupçon de la vérité ? Je ne l'ai jamais su.  
(La fin au prochain numéro). S. G.

## ATCHOUM !

**C'**ÉTAIT l'été dernier. M.\*\*\* avait, l'après-  
midi, reçu la visite de deux vieux amis  
qu'il n'avait revus depuis plus de quinze  
ans et avec qui il soupâ au restaurant, en dégus-  
tant moult bouteilles.

Minuit sonné, il regagne un peu péniblement  
sa villa. Le chemin lui paraît avoir plus d'or-  
nières que de coutume.

Arrivé à la grille, il constate qu'aucune lu-  
mière ne brille aux fenêtres de son logis. Tout  
le monde est couché, se dit-il, faisons douce-  
ment.

Il monte le perron, le redescend, le remonte,  
ouvre la porte du vestibule, la referme, la rou-  
vre, redescend encore le perron et se croit dans  
sa chambre.

En réalité, il est sur sa pelouse ; il prend  
l'herbe douce pour son couvre-pied et, pressé  
par le sommeil, s'affalant tout d'une pièce sur  
ce qu'il croit être son lit, il s'étend sous un arbre  
et s'endort pesamment.

La fraîcheur du matin le réveille dans un  
éternuement sonore : « Atch... Atchoum ! »

Il entr'ouvre péniblement un œil et voit con-  
fusément sa femme, que le bruit a fait accourir  
à la fenêtre.

« Atch... Atchoum ! Atch... Atchoum ! »

« Célestine, fait-il, mal réveillé, Célestine,  
ferme donc la fenêtre. Ne vois-tu pas que je  
m'enrhume ! »

## Aux impatientes.

Eh ! que sert de courir dans la marche sans terme ?  
Le premier, le dernier, qu'on l'ouvre ou qu'on la  
[ferme,  
La mort nous trouve tous et toujours en chemin !  
Le paresseux s'assied, l'impatient devance ;  
Le sage, sur la route où le siècle s'avance,  
Marche avec la colonne au but qu'il voit d'avance  
Au pas réglé du genre humain.

LAMARTINE.

(Recueils poétiques, « Utopie ».)

## L'OPINION DU PÈRE PITTOUD

**D**ANS son bureau, un journaliste est en con-  
versation avec un monsieur qui lui ap-  
porte un communiqué concernant une  
conférence qu'il va faire.

— Monsieur, dit ce dernier en remettant aussi  
au journaliste deux billets d'entrée, puis-je es-  
pérer que vous ou quelqu'un de la rédaction de  
votre journal me fera l'honneur d'assister à ma  
séance ? J'ose dire que, jusqu'ici, dans toutes  
les villes où j'eus occasion de traiter le sujet que  
je vais avoir le plaisir d'exposer au public si  
cultivé, si aimable de votre ville, le succès le  
plus grand...